

Itinéraire d'une spectatrice masquée

Danièle Vallée

Special Issue, 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41844ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vallée, D. (2002). Itinéraire d'une spectatrice masquée. *Liaison*, 26–36.

Itinéraire

d'une spectatrice masquée

Danièle Vallée

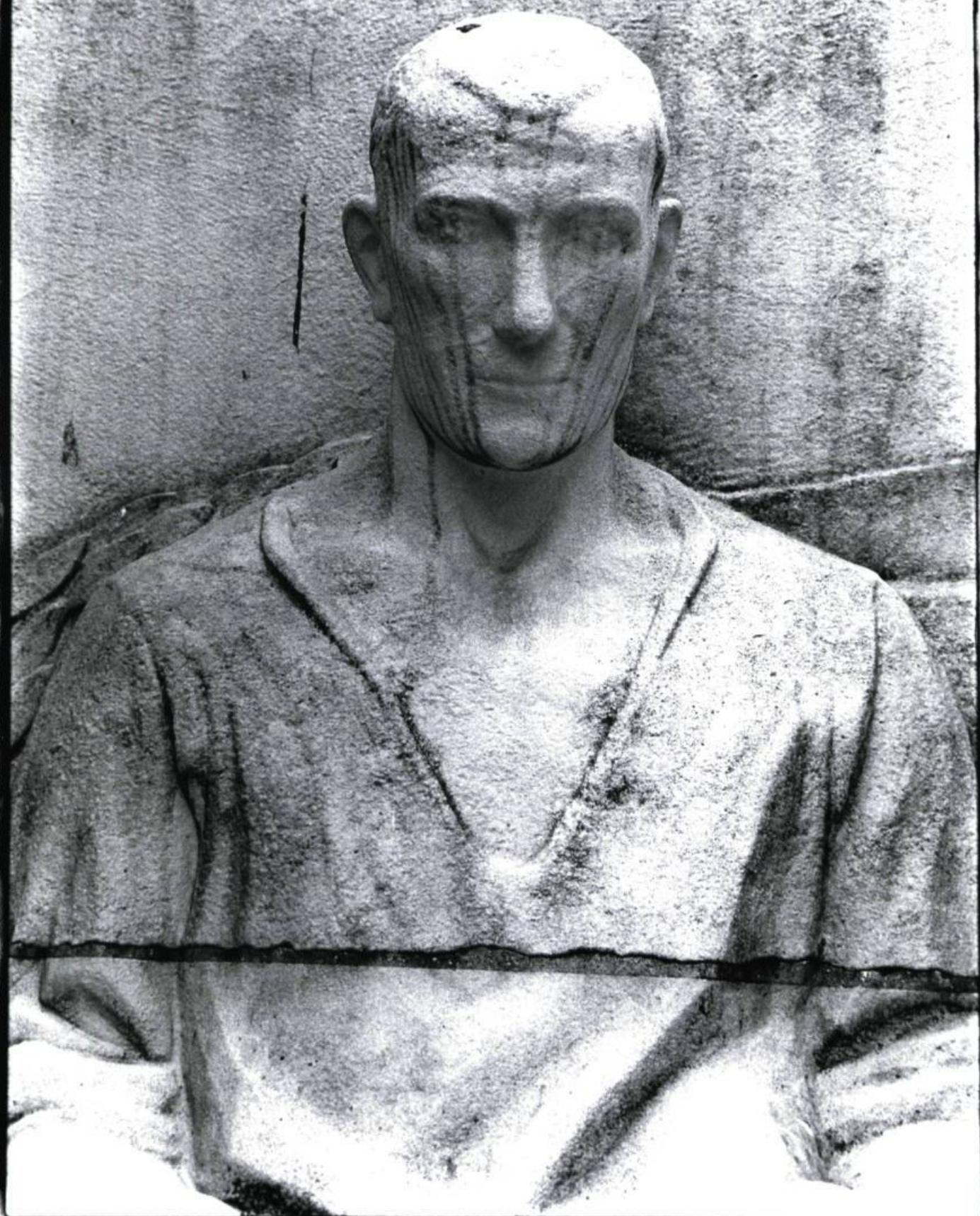
Quand, en 1998, Sheila Copps a délié les cordons de la bourse du ministère du Patrimoine canadien pour appuyer l'Académie québécoise du théâtre dans l'attribution d'un Masque à une production théâtrale franco-canadienne, j'étais loin de me douter que le prix qui venait d'être créé m'amènerait, moi, assidue consommatrice de théâtre québécois et franco-ontarien, à découvrir sur leur terrain les gens, les lieux, les artistes, le théâtre et les spectateurs d'une francophonie plus étendue dont je ne connaissais que l'existence lointaine, je l'avoue bien humblement.

L'Académie m'invitait donc à appartenir au jury de sélection de la production de théâtre franco-canadienne de l'année. J'étais en fête dans tout mon être. Je voulais voir en français la dramaturgie d'ailleurs, mais avais-je l'étoffe pour être investie de cette responsabilité? Que j'aie vu des centaines de productions, que j'aie rédigé maintes critiques, que je connaisse une pléiade de noms de dramaturges, de comédiens, de metteurs en scène, que j'aie lu de savantes analyses portant sur la théâtralité ne font pas pour autant de moi une experte. Dans une salle sombre, assise devant une scène, les experts n'existent plus et, si j'acceptais le mandat, je ne serais encore et toujours qu'une simple spectatrice, attentive, avide d'émotions, vulnérable aux paroles des dramaturges, aux gestes et à l'éloquence des comédiens, à l'intensité des éclairages, aux subtilités de l'environnement sonore, à l'esthétisme d'un décor, et sensible

à tous les frémissements et au rire franc que le jeu pourrait provoquer. Sensible aussi à l'absence d'harmonie ou de cohérence, rébarbative à la complaisance, à la banalité, à la vulgarité et à la bêtise.

L'invitation était un honneur et un défi. Je l'acceptai et grand bien m'en fit. Hors Québec, plein de saluts pour les artisans du théâtre! Ça, je l'aurai bien compris.

Au moment où le théâtre franco-ontarien se mesurait avantageusement aux productions provenant du Québec, j'allais me rendre compte qu'aux productions franco-ontariennes d'Ottawa, de Toronto et de Sudbury pouvaient aussi se mesurer, du haut de leur impressionnante stature, des productions francophones venant de Caraquet, de Moncton, de Saint-Boniface, de



Saskatoon, d'Edmonton et de Vancouver. Cette fonction me donnait l'occasion d'aller saluer sur place l'ingénieux et rigoureux travail de ces compagnies qui avaient inscrit leurs productions au prix du Masque de la production franco-canadienne. Je lèverai donc le rideau sur quelques instants de mon périple m'amenant d'un théâtre à l'autre, dans cinq provinces canadiennes, à l'extérieur du Québec et de l'Ontario.

Chez les gens du Nouveau-Brunswick

...j'ai vu la complicité du théâtre l'Escaouette et du Théâtre populaire d'Acadie, là-bas, tout près de la mer. Deux lieux dynamiques de théâtre professionnel axé sur la création artistique, l'accueil, la tournée et la diffusion.

Chez ces gens-là, j'ai vu la mer en décembre, les rochers pots de fleurs sans les touristes, la Dune de Bouctouche sans les baigneurs, les campagnes déjà assoupies sous l'hiver. J'ai eu le temps de me balader dans les environs. À Scoudouc, dans une petite église tout en bois, trois hommes s'affairent à polir les candélabres, quand j'entre, juste pour voir. L'un d'eux engage naturellement la conversation. Il parle d'abord de la pluie qu'il fait et du beau temps qu'il a déjà fait. Je n'aime pas être traitée en touriste éphémère, mais ici, j'en suis une. Cet homme me parle de tout et de rien. De tout ce qu'on fait à Scoudouc, l'automne, pour se préparer à ne rien faire l'hiver. J'ai la nette impression qu'il me prendra par la main pour franchir l'allée centrale et m'amener découvrir tous les trésors bien astiqués que recèle le chœur de l'église. Il franchit l'allée; je le suis, comme une brebis perdue. Statues, ostensoirs, calices, lampes du sanctuaire : tous ces objets pieux ont un vécu et des secrets, archivés avec soin dans la mémoire de cet homme. À court de discours ou de trésors, ou peut-être un peu gêné de tant parler, il m'entraîne dehors, admirer l'architecture de cette église de campagne, simple et solennelle à la fois, avec son clocher austère. Après ces «banalités» comme il le dit, il raconte, sans amertume toutefois, l'exode de ses fils vers Québec et l'exil de sa fille cadette, partie en Louisiane pour enseigner le français aux enfants dans une ville «doin, loin, loin», au cœur des bayous. L'histoire de l'Acadie réinventée, je reprends la route, laissant l'église de bois et l'homme de Scoudouc derrière moi.

Ce soir, à la salle Aberdeen de Moncton, je vois *Pour une fois*, d'Herménégilde Chiasson. Dans la salle, avant que ne se lève le rideau, des spectateurs derrière moi discutent de préoccupations quotidiennes. Elles sont celles de fonctionnaires et de pêcheurs aux prises avec des lois encombrantes, des quotas serrés, des rivalités autochtones. Ces échanges sont alors interrompus par l'entrée du personnage principal de la pièce, à la dérive sur son lit. Une pièce qui dure deux heures, sans que jamais personne ne se tre-

mousse sur son siège. C'est tout dire. À la sortie de la pièce, je reconnais de loin l'homme de Scoudouc qui est venu au théâtre.

Chez ces gens-là, aussi, j'ai vu *Cap Enragé*, la pièce, et le cap Enragé, la falaise, avec son grand phare solitaire. Il pleuvait ce jour-là. On aurait dit que la mer se battait avec le ciel. Il en a toujours une bataille quelque part entre les grandes forces et toujours il faut qu'elles s'imposent. Il y va de même pour l'Escaouette et le Théâtre populaire d'Acadie. Ces troupes s'imposent, parce qu'elles sont guidées par des créateurs et des interprètes conscients que leurs spectacles ne sont pas nécessaires, bien qu'ils soient essentiels.

Dans la plaine du Manitoba, le doyen du théâtre français au Canada, ce cher Cercle Molière

Les soirées au théâtre, les voyages, les hôtels, tout cela peut sembler bien étincelant, mais il n'en est rien, parce que nous, humbles membres du jury des Masques, sommes assujettis à de sérieuses consignes lors de nos déplacements. D'abord, ne jamais être en retard et ne pas quitter la salle avant la fin du spectacle. Ensuite, pas question de socialiser avec les membres des compagnies, pas question de féliciter ou de dénigrer quelque artiste, pas question non plus d'exprimer quelque joie ou quelque déconfiture face à une production. L'Académie est formelle sur ce principe. Motus, bouche cousue parce que, paraîtrait-il, les murs des théâtres auraient l'oreille très fine. On nous recommande donc de nous faire discrets comme des souffleurs. Mais, pas si facile de passer incognito quand votre nom est sur la liste des invités gratifiés d'un billet de faveur. Peu importe, nous devons sauver la face, jouer la comédie et faire comme si nous n'étions pas là!

Ce soir-là, Le Cercle Molière présentait *Chat en poche* de Feydeau, au sympathique Théâtre de la Chapelle de Saint-Boniface, un petit bourg francophone très animé, sillonné par deux rivières qui se courtisent depuis toujours, les rivières Rouge et Assiniboine. Il me semblait que le théâtre était à deux pas du restaurant où j'avais décidé de manger, justement pour ne pas être en retard à la représentation. Entre les services, la serveuse et moi lions connaissance, et cela me permet un repas en agréable et plutôt joyeuse compagnie. Il est sept heures et il ne me reste qu'à payer l'addition. Mais ma sympathique serveuse, une francophone pure laine, poursuit gaiement la conversation, bien accoudée au comptoir, sans que j'ose lui couper la parole. Elle me dépeint, intarissable, moqueuse et grave à la fois, dans un langage fort coloré aussi, les problèmes engendrés par l'assimilation de plus en plus menaçante. Je l'écoute, je ris, elle me fascine. Ses revendications sont si captivantes que j'en oublie l'heure.



Sept heures quinze. Je dois filer. Je la salue en catastrophe et je pars. Elle me dit que j'ai bien le temps, que ce ne sera qu'un bonne marche de santé. J'en conviens, me disant que je pourrai toujours héler un taxi. Mais à Saint-Boniface, les taxis ne courent pas les rues, il n'y a que moi qui cours les rues ce soir, avec l'heure sur ma montre qui avance au grand galop. J'entends, au loin, comme un écho venant de Montréal. C'est la voix grave de l'Académie qui me somme d'être ponctuelle. Je dois passer inaperçue. C'est clair dans la consigne. Ni vue, ni connue.

Je ne dois plus être très loin. Je vérifie la carte. Quelques pas encore. Il fait de plus en plus noir. Enfin la rue Saint-Joseph. Et tout au bout de cette petite rue, un éclairage perçant. La chapelle. Je me mets à courir de plus belle. Mes talons claquent au rythme des secondes qui s'échappent de ma montre. Il est huit heures moins une. Encore cent verges et j'y serai, mais dans quel état! Essoufflée, dépeignée, ruisselante de sueur, j'entre dans le théâtre où spectateurs, metteur en scène, techniciens et comédiens semblent m'attendre. Tous se tournent vers l'entrée. Je n'ai même pas à dire mon nom. On m'accueille à bras ouverts. «On vous attendait», renchérit une charmante dame, en m'escortant à mon siège, au premier rang, en plein centre. Évidemment, il faut déranger huit spectateurs, pousser tables et chaises dans un grand fracas, mais tout le monde me sourit franchement. J'ai le trac, on dirait que c'est moi qui vais monter sur scène. Et je ne suis pas sitôt assise qu'une autre bien trop gentille personne vient m'offrir un verre de vin blanc bien frais, comme je les aime, au vu et au su de tout ce beau monde qui m'a à l'œil. Je pense à l'Académie, à la discrétion exigée, mais trop tard. D'un regard, j'ai déjà accepté le «pot» de vin avec enthousiasme et sourire candide à l'appui, parce que j'en avais besoin et qu'au Cercle Molière, on n'est pas qu'au théâtre, on est chez des gens de théâtre qui savent recevoir. C'est sans doute pourquoi la salle est pleine à craquer. Le Feydeau peut commencer. Une entrée en scène fort percutante donne l'élan à la pièce et je me fais oublier un peu. À l'entracte, ça jase à plein. Mes voisins sont des gens venus de villages environnants, des gens qui parlent à peine l'anglais, mais qui ont des enfants qui perdent leur langue comme ils ont perdu leurs premières dents, des gens qui ont peur que leurs rivières soient détournées par les Américains, des gens qui voient leur progéniture quitter leur province, pour des cieux plus cléments, croit-elle. L'excellent *Chat en poche* revient pour s'attirer une ovation et une pluie d'applaudissements et de bravos. La salle s'allume. Je devrais partir en sourdine, mais je ne peux pas. Ici, on ne part pas sans saluer ses hôtes. Je suis au théâtre jusqu'à minuit, le jeu se poursuit dans la salle. Rien à faire, le Théâtre de la Chapelle est un petit théâtre où l'on se sent bien, mais je n'invente rien,

c'est écrit noir sur blanc dans le programme! Je reviendrai à Saint-Boniface, entre autres, pour apprécier *Poissons*, de Marc Prescott, qui recevra à son tour le Masque, en 2002.

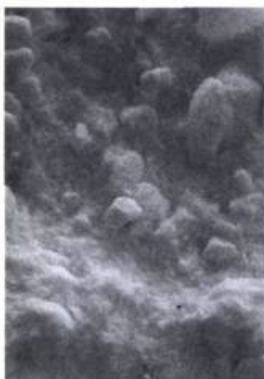
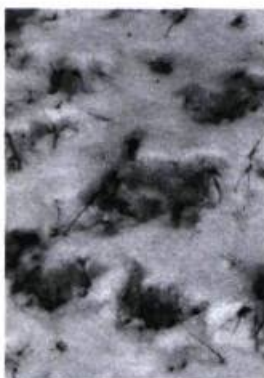
La Saskatchewan a sa Troupe du Jour, mais je n'y fais pas escale. Dommage!

Je ne m'arrête malheureusement pas à Saskatoon, où est établie La Troupe du Jour, compagnie qui a vu le jour en 1985. Leur pièce *Fuego*, de Stephan Cloutier, candidate au Masque, sera présentée à Vancouver, accueillie par le Théâtre la Seizième, et je la verrai là. Je verrai aussi *Terre bleue*, de Manon Beaudoin, dans le cadre du Festival du théâtre des régions, à Ottawa. La Troupe du Jour a tout en commun avec les autres compagnies franco-canadiennes. Son théâtre en est un de création, de tournées, d'accueil et de formation. Cette compagnie participe avec l'UniThéâtre d'Edmonton au Festival de la Dramaturgie des Prairies, où quatre textes d'auteurs de la Saskatchewan et de l'Alberta sont choisis et mis en lecture publiquement, en présence d'auteurs, de comédiens professionnels et de metteurs en scène.

Pendant ce temps, dans les grandes prairies de l'Alberta...

«Edmonton, connais-tu? — Non, pas du tout. — Quelle ignorance!» Pas trop vite, pas trop vite, les conclusions... Je connais Wayne Gretzky, le West Edmonton Mall et l'UniThéâtre : trois grandes vedettes d'Edmonton, non?

Ici, le dépaysement s'amplifie. Ville moderne, vaste et populeuse, Edmonton s'étend à perte de vue comme une coulée d'huile. La francophonie d'Edmonton n'est pas très palpable, mais elle existe sûrement, puisqu'il y a l'UniThéâtre, La Cité francophone, le journal hebdomadaire *Le Franco*, le Café Amandine, le Festival de la Dramaturgie des Prairies. Où donc se cache-t-elle? Je suis là depuis hier, et je n'ai pas vu ou entendu un mot de français. Plus j'avance vers l'ouest, plus la vitalité francophone me semble fragile. Aujourd'hui, c'est une production pour les enfants que je verrai à l'école Frère Antoine. Ce nom a une résonance qui me reconforte. C'est là que j'apprendrai que la francophonie se cache dans quatre écoles francophones et dans neuf écoles d'immersion, fréquentées par diverses ethnies qui, elles, ont à cœur que leurs enfants apprennent le français. Je déambule sur la rue Whyte et je prends une bouchée dans un café avant de sauter dans un taxi. Une demi-heure plus tard, je suis en face de l'école Frère Antoine. J'avance. Dans la cour d'école, beaucoup d'agitation. C'est normal. Ce qui me semble moins normal, c'est le son d'un violon, le cliquetis de cuil-



lères battant joyeusement la mesure d'un rigodon. Et qui croyez-vous *swingue la baccaille dans l'fond d'la boîte à bois* en tentant de giguer sur place? Une centaine d'enfants de 6 à 12 ans, léchant goulûment une palette gommée de tire d'érable. Ils sont chinois, libanais, africains, sud-américains. Mes racines québécoises ne font qu'un tour et me ligotent sur place. Un métissage parfait, en pleines prairies canadiennes. La mondialisation à son meilleur! C'est la journée «Cabane à sucre» à l'école Frère Antoine. Quel étonnant tableau!

La cloche sonne et vient enterrer la musique du violon et des cuillères. On se met en rang pour se rendre au gymnase, voir la pièce *Des yeux au bout des doigts* de Louise Painchaud. Les petits s'assoient par terre et les parents venus pour l'occasion prennent place sur des chaises le long du mur. Je fais de même et je passe inaperçue. On fait taire l'auditoire qui ne s'exprime qu'en anglais. Les petits sont curieux, impatients, fascinés par le décor et excités par le sucre de la tire d'érable qu'ils viennent d'avalier. Le théâtre pour enfants a quelque chose de merveilleux pour les adultes. Si la pièce ne suffit pas à soutenir notre intérêt de grands sages que les contes de fées n'émeuvent plus, nous pouvons toujours nous tourner vers l'autre spectacle, celui que miment et expriment les enfants étonnés, qu'une sagesse latente n'a pas encore contaminés. Dans ce gymnase d'une école d'immersion française, je suis conquise par la spontanéité des enfants devant les merveilleux mensonges du théâtre et par l'instantanéité de l'échange entre la scène et la salle que cet art provoque. Je repartirai donc de l'Alberta avec l'impression d'avoir répondu à un fabuleux rendez-vous clandestin dans une banlieue secrète d'Edmonton.

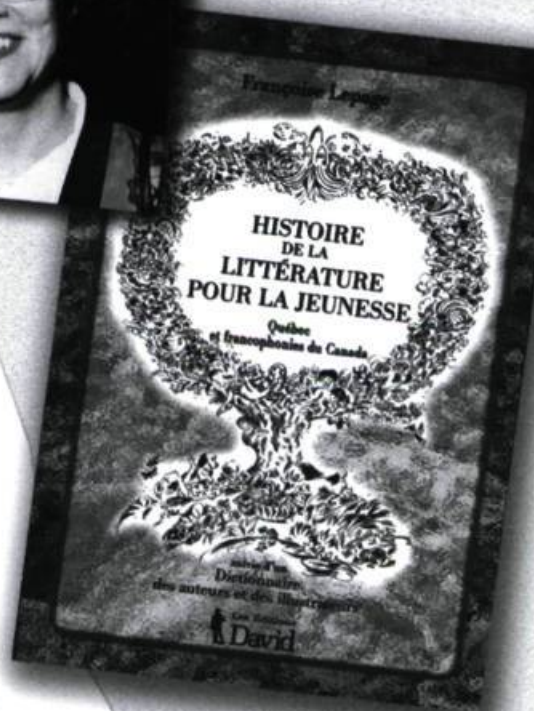
Et, bien entendu, la Colombie-Britannique et son joyau, Vancouver, qui a une Maison de la francophonie où joue le Théâtre la Seizième, mais où la francophonie semble toujours de passage au gré des allées et venues des francophones d'ailleurs

Parmi les critères qui régissent le choix des membres du jury des Masques pour la production franco-canadienne, il y a la représentativité géographique. C'est-à-dire que l'Académie vise à former une équipe composée de personnes venant de l'ouest, du centre et de l'est du Canada. À cause aussi des préférences et des horaires de chacun de ces membres, il est plutôt rare que les trois jurés aient l'occasion de se rencontrer au cours de leurs déplacements et qu'ils assistent à la même pièce, le même jour. Mais généralement, si le hasard provoque que nous passions ensemble une soirée au théâtre, c'est toujours fort agréable.

À Vancouver, la multiculturelle, la majestueuse, entre mer et montagnes, je savais que nous assisterions tous les trois à la même représentation, et j'avais hâte de faire plus ample connaissance avec mes collègues. Il faisait un temps exquis. Accolades, poignées de main et salutations échangées, nous entrons tous les trois dans la salle de spectacle. Impossible de passer incognito, cette fois Le jury au complet avec nos trois noms juxtaposés sur la liste des invités. Nous serons donc d'une discrétion exemplaire. Mais mon collègue de droite ne semble pas de cet avis. Dès le début de la pièce, il

Les Éditions David

félicitent Françoise Lepage



**Prix Gabrielle-Roy 2000
Prix Champlain 2001
Prix de la ville d'Ottawa 2002**

826 pages 35 \$

ISBN 2-922109-20-0

1678, rue Sansonnet
Ottawa (Ontario)
K1C 5Y7

Tél. : (613) 830-3336
Téléc. : (613) 830-2819

ed.david@sympatico.ca
www3.sympatico.ca/ed.david

Les Éditions
David

se met à me chuchoter ses impressions à l'oreille. Je souris un peu, mais ne lui prête pas trop d'attention. Il insiste. Il murmure de plus en plus fort à mon oreille, si bien que mon collègue de gauche, du genre plutôt réservé, l'entend parfaitement et s'en formalise. À son tour, il me dit à l'oreille de demander à l'autre de se taire. Un peu gênée, je m'exécute. Je ne lui dis pas carrément de se la fermer, mais je lui suggère de chuchoter moins fort, en mettant mon index en travers de ma bouche. C'est plus fort que lui. Il faut qu'il s'exprime, le pauvre artiste. Il s'obstine donc à me confier son émoi, tandis que l'autre, offensé, continue de m'inciter à lui dire de fermer sa gueule, et dans ces mots-là. Nous avons l'air de trois fanfarons jouant au téléphone en plein spectacle. Tout à coup, une réplique vient toucher le collègue bavard droit au cœur et, bien qu'il s'agite un peu trop sur son siège, il devient muet pour le reste de la performance, à notre grand soulagement. Mais ce n'est que partie remise.

Au sortir de la représentation, encore dans le foyer du théâtre, voici que le collègue extraverti se lance dans de grandes envolées en gesticulant comme un jongleur et voilà que le collègue réservé le prend par les épaules et l'escorte jusqu'à l'extérieur en lui rappelant, comme un vieux professeur, les consignes de l'Académie et son manque de retenue. Je dois admettre que cette scène fut l'une des plus hilarantes que j'ai vues au cours de cette merveilleuse aventure théâtrale, et elle fut interprétée par les membres du jury eux-mêmes!

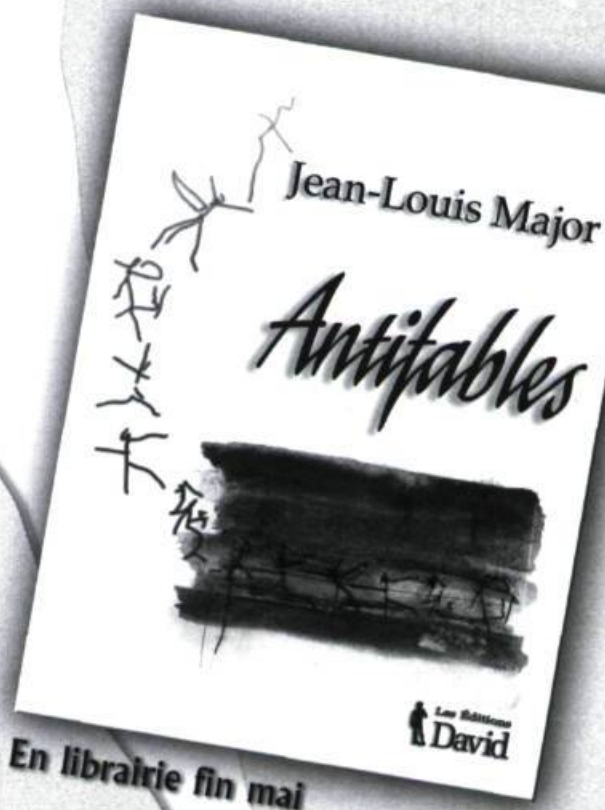
Cette plus que fabuleuse tournée, parsemée de vibrantes scènes de théâtre et de précieuses scènes de vie, s'est terminée à Ottawa, en juin dernier, avec le 3^e Festival du théâtre des régions, où sont rassemblées tant de francophones pour célébrer la dramaturgie.

Au cours de cet itinéraire d'une enfant gâtée, j'ai volontairement esquissé des anecdotes portant sur ma tournée des compagnies de théâtre hors Ontario, tout simplement pour limiter mon article, même si je brûle d'évoquer les souvenirs de mes visites des sept compagnies théâtrales de l'Ontario. En les évoquant ici, tout de suite, il me vient à l'esprit la magnifique soirée au Théâtre du Nouvel-Ontario à Sudbury, où l'on présentait la dernière de la pièce de Desbiens, *Du pépin à la fissure*, qui a reçu le Masque cette année-là. On annonçait aussi l'accueil d'une autre pièce de Desbiens, *Les cascadeurs de l'amour*, de la Tangente, qui allait mériter le premier Masque de la production franco-canadienne, le mois suivant. C'était en janvier, et il faisait froid comme il se doit. Ça craquait sous tous les pas. La salle était comble. Parmi le public, Patrice Desbiens. À l'entracte, ça causait fort dans le foyer. On fêtait la dernière, on célébrait Desbiens. Il était là, tout seul dans la pénombre, le visage meurtri par la poésie. L'Académie, comme un ange gardien, me soufflait à l'oreille de ne pas l'approcher, mais j'ai désobéi, avec grâce, cette fois. Je suis allée vers lui, parce que son aimant m'a tirée de force. Pas un mot ne fut prononcé. Je ne savais pas comment aborder cet homme. Je lui ai tendu la main. Il l'a serrée quelques secondes. Il tenait un verre de scotch dans l'autre. Et puis, des larmes lui sont venues aux yeux. J'ai souri et je pense que j'ai dit «bravo!» presque tout bas, plutôt que de pleurer. Ce n'est pas dans les consignes, mais j'ai pensé qu'il était peut-être

Suite page 36

Éditions David

Enfreignant la morale de ces maîtres fameux
pour dire la même chose qu'eux,
mais en mieux,
je pourrais à leur façon
inventer quelque histoire
d'âne qui se prit pour un pur-sang
ou de passereau qui se crut ténor
doué du coffre de Pavarotti...



En librairie fin mai

200 pages 18 \$

ISBN 2-922109-71-2

1678, rue Sansonnet
Ottawa (Ontario)
K1C 5Y7

Tél. : (613) 830-3336
Télec. : (613) 830-2819

ed.david@sympatico.ca

www3.sympatico.ca/ed.david

Les Éditions
David



plus convenable que les membres du jury ne pleurent pas au théâtre.

Et que dire du gala? Que dire de la Soirée des Masques? La dénigrer, la lapider, la démolir? Les médias, les mauvais perdants, les snobinards et les jaloux le font très bien. Laissons-leur ces joyeuses bassesses et larguons nos faisceaux lumineux vers les vainqueurs de cette soirée et couronnons-les, pour leur fougue et leur passion. Le théâtre est si éphémère, pourquoi le priver d'une célébration éclatante si le mérite d'une troupe devient triomphe?

Mes soirées de gala à moi m'ont comblée de plaisirs égoïstes, je m'en confesse. Mon gala à moi, c'était d'arriver au Monument national, de saluer les connaissances et de chercher du coin de l'œil dans cette forêt de personnalités et d'inconnus, qui s'entassaient et grouillaient sur toutes les marches de tous les larges escaliers, les artistes, les comédiens et les metteurs en scène, en lice pour le Masque de la production franco-canadienne. Mes artistes à moi. Je voulais, de loin, palper leur fébrilité, ressentir leur bienheureuse angoisse et leur grande fierté de bâtisseurs de théâtre. C'est dans les galas, attendant le verdict, que les nominés offrent leurs plus authentiques performances. Et quand, enfin, on annonce le lauréat du Masque de la production franco-canadienne, je suis sur le bout de mon siège, car il faut les voir se lever, les sélectionnés, Louise Naubert et Claude Guillemain pour la Tangente de Toronto, Alain Doom et André Perrier pour le Théâtre du Nouvel-Ontario et Jean-Stéphane Roy, pour Le Cercle Molière de Saint-Boniface; il faut les regarder se diriger vers la scène comme s'ils marchaient sur l'eau, incrédules, transportés et si beaux. Rien que d'y penser, il m'en vient encore des frissons.

Mon mandat de trois ans s'est terminé l'an passé. J'en ai eu un pincement au cœur. Quarante productions plus tard, on aurait dit que je ne voulais pas céder les sièges de choix qu'on m'avait réservés dans ces importants lieux de théâtre. J'ai eu le grand privilège de voir de près à quel point il s'impose en colosse, le théâtre professionnel des communautés francophones canadiennes hors Québec, et comment les compagnies se serrent les coudes entre elles. On ne peut que les remercier d'exister, les admirer et les soutenir, en tant que public, dans leur lutte contre la toujours envahissante épidémie de l'assimilation. ●



Livres primés ou sélectionnés

Conte de
Annie Pineault-Michaud,
illustré par
Loïs de Cornulier

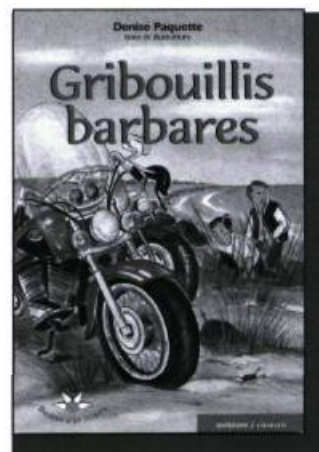


Prix d'excellence de **Project-Oasis (É.-U.)**
« Livre qui inspire espoir, force et courage aux jeunes lecteurs », surtout à ceux qui se sentent différents.



Recueil de comptines
écrites par
Claudette B.-Richard,
illustrées par
Denise Bourgeois

Parents' Choice (É.-U.)
Comptines bien rythmées et bellement illustrées
que les tout-petits prendront plaisir à regarder, à
réciter, à mimer.



Gribouillis barbares (2^e édition)
texte et illustrations de Denise Paquette
**finaliste au Prix littéraire Hackmatack –
le choix des jeunes 2001-2002**

Pour connaître les auteurs et les artistes, visitez le site
www.boutondoracadie.com